

## BAPTÊME ET ESPRIT

Entre le baptême et l'Esprit, la tradition chrétienne ne cesse de marquer les relations. Dès qu'ils ont reçu l'Esprit, le jour de la Pentecôte, les disciples de Jésus invitent la foule rassemblée autour d'eux à participer eux aussi à ce don en recevant le baptême : « Repentez-vous, et que chacun de vous se fasse baptiser au nom de Jésus-Christ pour la rémission de ses péchés, et vous recevrez alors le don du Saint-Esprit » (*Actes*, 2, 38). Une prière du rituel baptismal, reprise par la nouvelle liturgie de la veillée pascale, prononce sur ceux qui viennent de recevoir ou de revivre plus consciemment leur baptême la formule johannique : « Que le Dieu tout-puissant, Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, après t'avoir fait naître à une vie nouvelle par cette eau et par le Saint-Esprit... ». La bénédiction de l'eau baptismale, aux vigiles de Pâques et de la Pentecôte, traduit en un geste expressif cette présence de l'Esprit dans les eaux du sacrement. Plongeant dans l'eau le cierge pascal, le prêtre, par trois fois, supplie Dieu : « Que descende dans les profondeurs de cette fontaine la puissance du Saint-Esprit et qu'elle féconde toute la nature de cette eau, lui transmettant le pouvoir de donner la vie nouvelle ».

Par la vertu de l'eau sacramentelle, le nouveau baptisé est le temple de l'Esprit-Saint, et l'on aime à se rappeler le père d'Origène enfant : « On dit, raconte Eusèbe, qu'il aimait s'arrêter près de lui pendant son sommeil, lui

découvrir la poitrine, et, comme si un esprit divin en avait consacré l'intérieur, la baiser avec respect, s'estimant bienheureux de son bonheur de père » (*Hist. Ecc.*, VII, II, 11). Il est vrai qu'Eusèbe, en rapportant les souvenirs où il insère cette anecdote, tient surtout à montrer la précocité du sens chrétien chez Origène, passionné dès son enfance pour l'intégrité de la foi et la grâce du martyr. Néanmoins, il est clair qu'en profitant du sommeil de son fils pour vénérer la présence divine, Léonide entendait bien rendre grâce à l'Esprit des dons qui l'encharmaient chez son enfant.

A méditer ces textes, à se rendre attentif à la tradition de l'Eglise, un chrétien ravive sa vénération et son émerveillement devant la grandeur du baptême. Si le sacrement du corps du Christ, en le faisant communier à la chair et au sang du Seigneur, le ramène impérieusement aux exigences de l'Incarnation, à la figure concrète de Jésus, aux détails de sa personnalité, aux appels immédiats du Corps du Christ qui est l'Eglise, aux nécessités de chacun de ses membres, le baptême, sans qu'évidemment on puisse le dire plus « spirituel » que l'Eucharistie, rappelle cependant d'abord au chrétien tout ce que l'Esprit lui apporte de délivrance, de spontanéité créatrice, de familiarité et de certitude dans l'intimité des trois Personnes et la conduite de son existence. Et le renouveau de la veillée pascale marque le désir qu'a l'Eglise de voir ses fils approfondir le mystère du baptême et de l'Esprit.

Pour vraiment répondre à ce désir et s'ouvrir à l'intelligence du baptême, il faut dépasser une attitude assez courante, qui trop facilement réduit la portée de ce mystère. Bien des chrétiens se bornent à constater que le baptême, selon la doctrine de l'Eglise, inaugure en eux la présence et l'action de l'Esprit. De là ils tirent pour leur vie chrétienne, selon qu'ils ont acquis une familiarité plus ou moins vivante avec cet Esprit, des fruits plus ou moins substantiels. Le baptême est la condition première pour recevoir l'Esprit, il nous donne l'Esprit. A ce titre il est

de souveraine importance, mais, après tout, le geste du baptême importe moins que ses conséquences. Que ce rite nous ait été donné plutôt qu'un autre, l'onction par exemple ou l'imposition des mains, c'est un fait à accepter dans la foi, sans se mêler d'en chercher les raisons. Qui sommes-nous, pour vouloir justifier les voies de Dieu ?

Cette réaction est assurément conforme à la foi, et cette réserve qui se garde d'entreprises prétentieuses, est saine. Elle est toutefois empreinte d'une timidité apeurée devant le mystère qui n'est pas le propre de l'Esprit de Dieu, et qui ne peut guère s'autoriser de la pratique de l'Eglise. La tradition catéchétique la plus vivante, celle des âges où le baptême marquait la grande date dans la vie d'un homme, celle d'un saint Ambroise ou d'un saint Cyrille de Jérusalem, ne se lasse pas de creuser, dans le baptême, la signification du sacrement, du rapport mystérieux entre le geste matériel et l'événement spirituel. Que le baptême soit associé à l'Esprit, c'est d'abord un fait, qui dépend du libre dessein de Dieu ; mais c'est aussi un fait qui a ses raisons, dans la création telle que Dieu nous l'a donnée, mais plus encore dans l'histoire de notre salut, telle que Dieu l'a patiemment conduite à son accomplissement dans son Fils, et même, peut-on dire, dans la personne même de l'Esprit-Saint. A travers les gestes du baptême, tels que l'Eglise les répète sur ses enfants, et tels que nous les présentent les écrits du Nouveau Testament, l'Esprit-Saint se révèle à nous, nous ouvre son mystère.

### *L'Esprit et l'eau.*

Pour s'ouvrir au mystère de l'Esprit, tel qu'il est révélé dans le baptême, il faut aller au cœur de la Révélation, à l'Évangile. Sans doute, il existe, entre l'Esprit et l'eau, une relation que suggère la nature et dont l'Écriture fait apparaître la richesse. En composant sur ce symbolisme la deuxième de ses Grandes Odes, Claudel montrait que son inspiration puisait aux grandes sources poétiques de la création et au mouvement profond de la Bible :

Quelle

Porte m'arrêterait ? quelle muraille ? L'eau

Odore l'eau, et moi je suis plus qu'elle-même liquide !

Comme elle dissout la terre et la pierre cimentée j'ai partout des  
[intelligences !

L'eau qui a fait la terre la délie, l'esprit qui a fait la porte ouvre la  
[serrure.

Et qu'est-ce que l'eau inerte à côté de l'esprit, sa puissance

Après de son activité, la matière au prix de l'ouvrier ?

Comme le vent, comme le feu, comme la lumière, comme tout ce qui échappe à la terre et à la pesanteur, à ce que la Bible nomme la chair, l'eau symbolise l'action de Dieu. L'eau, liquide, transparente, pure et purifiante, l'eau qui tombe du ciel pour abreuver, ranimer et féconder une matière desséchée, inerte et stérile, symbolise comme spontanément une action dont le secret échappe à l'homme et à ses machines, une action intérieure et vivifiante, telle qu'est l'action de Dieu. La pluie, source de toute vie, en Palestine plus visiblement qu'ailleurs, est dans l'Ancien Testament, l'une des images privilégiées de la gratuité divine (*Deut.*, 11, 11 ss. ; 28, 12 ; *Is.*, 5, 6 ; 45, 8 ; 55, 10, etc.). Devant la ruine d'Israël écrasé sous les péchés qui l'accablent, impuissant à se relever et à revivre, les prophètes annoncent la conversion comme un renouvellement de la terre après les pluies d'automne :

Je ferai sur vous une aspersion d'eaux pures, et vous serez purs.

De toutes vos souillures et de toutes vos horreurs je vous purifierai.

Je vous donnerai un cœur nouveau et je mettrai en vous un esprit

[nouveau.

J'ôterai de votre chair le cœur de pierre, et je vous donnerai un

[cœur de chair.

Je mettrai en vous mon esprit et je ferai que vous suivrez mes lois.

*Ez.*, 36, 27 ss.

Je répandrai des eaux sur la terre altérée

et des ruisseaux sur la terre desséchée.

Je répandrai mon esprit sur ta postérité

et ma bénédiction sur tes rejetons. *Is.*, 44, 3.

Et il arrivera après cela

que je répandrai mon esprit sur toute chair.

Vos fils et vos filles prophétiseront  
 et vos vieillards auront des songes.  
 Vos jeunes gens auront des visions ;  
 jusque sur les serviteurs et les servantes  
 en ces jours-là je répandrai mon esprit. *Joël*, 3, 1s.

L'on comprend que Jésus, nourri de cette tradition, ait lui aussi vu dans l'Esprit qu'il venait donner au monde une source intarissable :

Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi,  
 et qu'il boive, celui qui croit en moi !

Selon le mot de l'Écriture : de son sein couleront des fleuves d'eau vive. Il disait cela de l'Esprit que devait recevoir ceux qui croiraient en lui. *Jean*, 7, 37 ss.

Portés par ces images, il peut paraître séduisant, pour approfondir le rapport du baptême et de l'Esprit, d'imaginer ce dernier comme une sorte de milieu nourricier, d'atmosphère divine dans laquelle nous plongerait l'initiation chrétienne. S'ouvrir à l'Esprit, ne serait-ce pas simplement aspirer, du plus profond de son être, comme les poumons se dilatent dans l'air vif des cîmes, un rayonnement de pureté, de lumière, de fraîcheur, se laisser envahir comme par une divine musique ?

Le croire serait une illusion. Il est vrai que, dans l'expérience qu'il fait de l'air, de l'eau, de ces milieux qui l'imprègnent et le nourrissent, l'homme peut être orienté vers la perception de ce qu'est l'Esprit, et les images bibliques ont une valeur privilégiée. Mais ce ne sont que des images. A les transposer telles quelles dans la vie intérieure, on réduirait l'Esprit à n'être qu'un élément naturel, le plus subtil, le plus pur, mais appartenant encore à notre monde, sensible à notre expérience, accessible à nos prises. Les nappes de fraîcheur et les sources vives qu'évoquent les prophètes disparaissent derrière les faits positifs qu'ils annoncent, et qui sont l'essentiel. Leur langage alors dépouille toute imagination : « Je suis à Yahvé » (*Is.*, 44, 3), « Je ferai que vous observerez mes lois » (*Ez.*, 36, 27). « Quiconque invoquera le nom de Yahvé sera

sauvé » (*Joël*, 3, 5). Rien de plus simple, rien de moins chargé de poésie, rien qui paraisse invoquer cette passivité où l'être, pour accueillir l'esprit, semblait devoir se laisser dissoudre. C'est à se demander si les grandes images liquides qui précédaient gardent encore un sens. Elles étaient nécessaires en effet, pour éveiller dans l'âme ce mouvement d'ouverture et d'accueil, cette passivité faite non d'inertie mais de réceptivité, sans laquelle Dieu ne peut l'envahir et la transformer. Mais elles doivent s'effacer, car l'expérience de l'Esprit dépasse la conscience et les images de l'homme. Elle est à la fois renouvellement intérieur et réalisations positives.

Le Nouveau Testament dissipe plus radicalement encore les illusions qui pourraient s'autoriser de l'Ancien Testament pour confondre l'Esprit de Dieu avec la plus précieuse des expériences humaines. Le Nouveau Testament n'associe pas l'Esprit à l'eau, élément de la nature, mais au baptême, geste sacramentel dans lequel l'eau se trouve élevée à une condition nouvelle, pour être entrée en contact avec les gestes de Jésus-Christ. Pour comprendre l'action de l'Esprit, nous n'avons pas tant à interroger les mers et les fontaines, qu'à découvrir ce que fut, pour Jean-Baptiste, pour Jésus et pour ses apôtres, le baptême qui fait les chrétiens.

#### *Baptême d'eau et baptême d'Esprit.*

Tout porte à croire que Jean-Baptiste fut le premier à associer le baptême à l'Esprit. Loin d'y parvenir en méditant sur l'eau qu'il voyait couler entre ses mains, c'est au contraire en songeant à la précarité du baptême qu'il donnait, qu'il en vint à condenser son message en un mot expressif : « Moi je vous baptise dans l'eau en vue du repentir, mais celui qui vient après moi est plus puissant que moi, et je ne suis pas digne d'enlever ses chaussures ; lui vous baptisera dans l'Esprit-Saint et le feu » (*Matt.*, 3, 11). Jean prêchait le repentir. Comme tous les prophètes, il savait que, puisque la grande intervention

de Dieu dans le monde était imminente, il était urgent de se trouver prêt à soutenir cette rencontre décisive, et que c'était la dernière heure à saisir pour la conversion d'Israël. Il fallait changer de vie, renouveler sa conduite et son cœur, et Jean appelait au baptême. De qui apprit-il ce geste ? De ses méditations sur les prophètes, des bains imposés aux prosélytes venus du paganisme, des rites d'ablution pratiqués dans les communautés du voisinage, telle celle de Qumrân ? Question secondaire, malgré son intérêt. L'essentiel, pour les évangélistes, est que cette plongée dans l'eau est un baptême, c'est-à-dire à la fois un bain matériel et une démarche intérieure, un changement de vie, provoqué par l'attente de Celui qui devait venir.

Lorsqu'il pense à Celui qui doit venir après lui, Jean, tout naturellement, imagine sa mission d'après la sienne propre. Il le voit encore baptiser, mais tout autrement que lui. Jean prenait de l'eau entre ses mains, il s'installait au bord d'une source ou du Jourdain. Lui aura prise sur l'élément sur lequel l'homme ne peut porter la main : le feu, arme du Dieu inaccessible (*Is.*, 33, 14). Jean voyait les cœurs sensibles à sa parole, à son influence. Mais Lui disposera de l'Esprit-Saint, il atteindra immédiatement le fond des cœurs, pour les purifier intégralement et les consacrer au seul service de Dieu. Et c'est pourquoi il faut que d'abord Jean vienne les préparer à recevoir ce baptême, car si la flamme de l'Esprit de Dieu est redoutable aux justes, elle est mortelle aux pécheurs, qu'elle dévore à jamais (*Matt.*, 3, 12). A travers ces expressions, que nous ont gardées les évangélistes, et qu'il n'y a aucune raison de suspecter, car aucune d'elles ne suppose une expérience chrétienne, la pensée de Jean-Baptiste paraît aussi claire qu'elle peut l'être pour qui n'a pas encore vu Jésus. S'il définit la mission de Celui qui vient après lui comme un baptême, il n'entend pas décrire un geste concret ; celui qu'il figure est au contraire matériellement irréalisable. Il veut seulement donner le sens de cette mission : il sera,

lui aussi, un Baptiste, mais le baptême qu'il donnera, et dont Jean ne prétend pas imaginer les détails, sera un baptême de Dieu, un bouleversement du monde au souffle de l'Esprit-Saint.

*Le baptême de Jésus.*

Ce qu'annonçait Jean s'accomplit à ses yeux, mais sous une forme à laquelle il n'avait pas rêvé. Jésus vient, et lui, que Jean attendait comme un Baptiste, son premier geste est de se faire baptiser par Jean. Démarche stupéfiante, mais dans laquelle pourtant Jean, docile à l'Esprit, sut reconnaître que « celui qui l'avait envoyé » ne l'avait pas trompé. De celui qui venait après lui, Jean savait qu'« il baptiserait dans l'Esprit-Saint » (*Matt.*, 3, 11), que l'Esprit devait sur lui « descendre et demeurer » (*Jean*, 1, 33). Méditant cet avertissement, qui lui livrait le sens de sa propre vocation, Jean s'attendait sans doute à voir surgir, plus impressionnant que les plus grands prophètes, porteur de toute la puissance divine, celui dont l'apparition flamboyante consumerait le monde et son péché. Or Jean vit en effet l'Esprit, mais sous une figure toute d'humilité, comme celle d'une colombe ; et il le vit « descendre et demeurer » sur un des pénitents qui s'était mêlé à la foule. Celui dont il n'était pas digne d'enlever les chaussures se trouvait à ses pieds ; celui qui apportait au monde le baptême de Dieu, venait de recevoir le baptême de Jean. Celui qui vient baptiser dans l'Esprit doit d'abord passer par le baptême d'eau, et l'Esprit dans lequel il vient baptiser ne se manifeste sur lui qu'à l'instant où il est plongé dans l'eau. Jean avait annoncé que son baptême n'était qu'un geste humain, provisoire et précaire, condamné à disparaître le jour où viendrait le baptême de l'Esprit. Or voici qu'en faisant coïncider la manifestation sur lui de l'Esprit qu'il reçoit de Dieu et de l'eau qu'il reçoit de Jean, Jésus consacre ce baptême, qui, jusqu'à lui, n'était qu'une figure et une préparation et qui, après lui, sera le sacrement chrétien.



Jean ne s'était pas trompé, et il est bien vrai que Jésus vient baptiser dans l'Esprit. Mais Jean se trouve, le premier, mis en face du paradoxe qui va dominer toute l'existence du Christ et constituer l'essence du baptême chrétien. Jésus vient baptiser, mais il convient (*Matt.*, 3, 15) que d'abord il reçoive un baptême ; Jésus vient répandre l'Esprit, il faut d'abord qu'il soit plongé dans l'eau qui sourd de notre terre ; Jésus vient détruire le règne du péché, il faut qu'il connaisse le poids de nos fautes, qu'il se confonde dans la masse des pécheurs ; Jésus vient consacrer son Eglise dans l'Esprit de sanctification, il faut d'abord qu'il soit poussé par l'Esprit de sainteté face à Satan (*Marc*, 1, 12), qu'il passe ses journées au contact des esprits impurs (*Marc*, 3, 11) et soit lui-même accusé d'être possédé par un esprit impur (*Marc*, 3, 30). L'évangéliste Jean a parfaitement exprimé le sens du baptême de Jésus. Celui sur qui repose l'Esprit est « l'agneau de Dieu qui ôte les péchés du monde » (1, 29) ; formule qui traduit exactement le sens de la scène, telle que la présente en particulier saint Matthieu : Jésus se révèle investi de l'Esprit à l'instant où, mêlé aux pécheurs, il se soumet à nos purifications.

#### *L'Esprit et l'eau sacramentelle.*

Ainsi subsiste, mais profondément transformé, le symbolisme naturel et traditionnel qui associait l'eau à l'Esprit. L'Esprit n'apparaît pas parmi les eaux, efflorescence de leur vertu la plus secrète, comme le laisserait entendre une transposition naturaliste et simpliste de l'Ancien Testament. Il descend d'en haut, du ciel qui s'ouvre sur Jésus. S'il est en relation avec l'eau, c'est par l'intermédiaire du corps de Jésus. Les Pères aimaient à montrer aux catéchumènes qu'ils préparaient au baptême que, si l'eau de nos sources est porteuse du Saint-Esprit, c'est depuis son contact avec la chair du Christ. Par quoi ils ne songeaient pas à quelque transformation magique. L'eau n'a ni changé de nature ni acquis de vertu nouvelle depuis l'Incarnation,

et l'Esprit ne s'est pas ajouté à elle, comme une puissance supérieure de purification, susceptible de se laisser capter par des pratiques perfectionnées. Mais, depuis que Jésus, en qui repose la plénitude de l'Esprit, est descendu dans l'eau parmi les pécheurs pour faire avec eux le geste de la purification, chaque fois que se répète le geste de l'Eglise et que, sur le front d'un pécheur, coule l'eau baptismale, chaque fois le ciel s'ouvre et l'Esprit prend possession d'un nouveau fils de Dieu. A proprement parler, ce n'est pas l'eau qui contient et produit l'Esprit-Saint, c'est l'eau dans le baptême, l'eau du geste et des mots sacramentels, l'eau versée par l'Eglise reprenant le geste du Fils de Dieu fait homme.

### *L'Esprit du Fils.*

Que fait donc l'Esprit au baptême de Jésus ? Comme toujours, sa manifestation garde un caractère spécialement mystérieux. Il ne parle pas, il est muet. Il n'a pas de visage, pas de physionomie humaine. Le Père parle en père, ce qui nous invite à lui donner un visage, comme celui d'un homme, et nous autorise à le voir, comme les pères que nous connaissons, se pencher sur son Fils, si fier de lui, ravi de se reconnaître en lui. Tout l'Evangile nous invite à regarder le Père parler au Fils et le Fils répondre à son Père, à méditer sur ce dialogue qu'ils mènent constamment l'un avec l'autre. Mais rien ne nous suggère de placer à côté d'eux l'Esprit, comme un troisième visage semblable aux deux autres, de lui faire prendre la parole. S'il la prenait d'ailleurs, n'y aurait-il pas un intermédiaire entre le Père et le Fils ? De l'Esprit qui est présent au baptême, on doit dire ce que Jésus en dit à ses apôtres : il vous parlera au cœur, il vous dira quelque chose (et en ce sens il n'est pas vrai qu'il soit muet, lui qui dicte et fait parler), mais ce qu'il dit n'est pas de lui, tout ce qu'il dit vient du Fils et du Père.

Cependant, s'il n'apporte à ce dialogue entre le Père et le Fils aucune parole personnelle, il est nécessaire que l'Es-

prit soit présent dans ce dialogue. L'épisode le prouve : si l'Esprit était inutile, pourquoi sa présence serait-elle indiquée ? Il faut qu'il y joue son rôle. Or ce rôle n'est pas, au baptême, de faire entreprendre à Jésus une démarche quelconque, moins encore de se substituer à sa personnalité. Il est des cas où Jésus apparaît agissant sous l'action de l'Esprit, par exemple lorsqu'il est « poussé par l'Esprit au désert pour y être tenté » (*Marc*, 1, 12 s.) ou qu'il entreprend sa mission, de « porter l'Évangile aux pauvres, d'annoncer aux captifs la délivrance et aux aveugles le retour à la vue » (*Luc*, 4, 18). Encore sa façon d'obéir à l'Esprit est-elle bien différente de celle des inspirés de l'Ancien Testament. Sur eux, même sur les plus hauts, sur des prophètes qui gardent toute leur tête et se défient des manifestations tumultueuses des nabis de profession, l'esprit s'abat d'en haut, comme une force étrangère, transformant leur personnalité, faisant violence à leurs réactions (cf. *Jér.*, 20, 7), les conduisant où il veut. Rien de pareil en Jésus. Aucune trace chez lui d'une contrainte. Il dispose de la puissance divine en toute liberté, il est à l'aise sous l'action de l'Esprit, il ne la ressent pas comme une force qui l'envahirait du dehors, mais communique librement avec lui, il vit en lui.

Mais l'action de l'Esprit au baptême a quelque chose d'unique. Ce n'est même pas une action, dirait-on. L'action a été posée par Jésus lorsqu'il est descendu dans l'eau, montrant du reste dans ce geste déconcertant l'assurance souveraine qui ne le quitte jamais, et qui est le signe de l'Esprit. Mais la manifestation de l'Esprit apparaît comme le résultat de la démarche de Jésus. Parce qu'il est venu demander le baptême, soudain l'Esprit se révèle sur lui. Non pas pour lui faire poser quelque nouveau geste, mais simplement pour lui communiquer la parole de complaisance qui lui vient du ciel. Il n'est pas dit que Jésus, de ses yeux d'homme, ait vu le Père, mais seulement qu'il vit les cieux s'ouvrir et l'Esprit descendre sur lui. Ce que l'Esprit lui apporte, c'est le Père. C'est dans l'Esprit qu'il recon-

tre le Père, qu'il vit face au Père. L'Esprit apparaît comme celui qui manifeste au Fils son union à son Père, et l'on peut ajouter, comme celui qui met le Fils dans son attitude de Fils. Non que le Fils puisse être jamais autre chose que le Fils, mais il ne l'est jamais que dans l'Esprit. Saint Luc a bien montré ce rôle de l'Esprit unissant le Père au Fils, en spécifiant que le tressaillement de joie de Jésus rendant grâce à son Père « d'avoir caché cela aux sages et aux habiles, et de l'avoir révélé aux tout petits » était né de l'Esprit-Saint (*Luc*, 10, 21). Dans ce texte, où plus explicitement que partout ailleurs dans les synoptiques est affirmé l'exclusivisme absolu des relations du Père et du Fils, si l'Esprit est présent, ce ne peut être que s'il a sa part dans ces relations. Il n'y a plus ici la vision du baptême, le phénomène « corporel » (*Luc*, 3, 22) de la colombe, mais le rôle de l'Esprit est identique. C'est en lui, dans cette atmosphère divine de puissance, de transparence, de dépendance dans l'égalité de l'amour, que le Père et le Fils se rencontrent et s'unissent.

### *L'Esprit et la Croix.*

Le baptême de Jésus figure à l'avance, dès sa première manifestation publique, tout ce qu'est le Christ et tout ce qu'il vient faire. Il est le Fils de Dieu, mais il ne le révèle qu'en prenant la figure du Serviteur souffrant ; il régénère les hommes dans l'Esprit et en fait des enfants du Père, mais il lui faut se plonger au plus épais des péchés du monde. Dès ce premier jour, la passion est présente, la Rédemption dans la Croix. Saint Paul rappellera aux chrétiens, comme une vérité qu'ils ont apprise au jour même de leur initiation, que, « baptisés dans le Christ Jésus, c'est dans sa mort que tous nous avons été baptisés » (*Rom.*, 6, 4). En dépit du langage si net : « Ignorez-vous donc ? », on croirait d'abord, ne la retrouvant pas dans le reste du Nouveau Testament, que cette doctrine est le fruit des réflexions de l'apôtre. Mais les évangiles, sous une forme moins expli-

cite, disent exactement la même chose. L'Esprit répandu au baptême nous vient de la Passion de Jésus.

Chez les synoptiques, cette vérité est encore enveloppée, mais leurs expressions sont d'autant plus suggestives. Tous trois, à leur manière, montrent que Jésus doit traverser un baptême, et que ce baptême est sa Passion. Le plus discret est saint Matthieu, mais peut-être est-ce celui où le rapprochement entre le baptême et la Passion est à la fois le plus voilé et le plus expressif. Sa façon de présenter la voix céleste comme une citation de la prophétie d'*Is.*, 42, 1 concernant le Serviteur souffrant, montre qu'à ses yeux Jésus assume dès cette heure le personnage du rédempteur, victime pour les péchés du peuple. Et le mot « il convient que nous accomplissions toute justice » (*Matt.*, 3, 15) par lequel Jésus répond à l'étonnement de Jean, avec la double perspective de la nécessité de l'épreuve et de l'impératif des Ecritures qui domine toute l'existence de Jésus, comporte déjà l'accent des annonces de la Passion : « Il faut que le Fils de l'Homme monte à Jérusalem pour y souffrir beaucoup » (*Matt.*, 17, 21)<sup>1</sup>.

Le rapprochement suggéré par Matthieu est explicite en saint Marc et saint Luc. Tous deux désignent la Passion comme un baptême, et tous deux font remonter cette vue au Seigneur lui-même. Parmi les visions sous lesquelles Jésus se représente la Passion qui l'attend, celle d'un baptême tient une place qui, sans être dominante, parut néanmoins à la tradition évangélique digne d'attention. En Marc, Jésus demande aux fils de Zébédée, qui sollicitent une place d'honneur dans son royaume : « Pouvez-vous boire le calice que je vais boire, et être baptisés du baptême dont je dois être baptisé ? » (*Marc*, 10, 38). Le mot de Luc est plus précieux encore ; c'est l'une de ces rares confiden-

---

1. Qu'on note le retour de la même urgence *mellei*, « il doit », dans les annonces de la Passion (*Matt.*, 17, 12, 22) et la réponse de Jésus aux fils de Zébédée : « Pouvez-vous boire le calice que je dois boire ? » (*Matt.*, 20, 22, complété en *Marc*, 10, 38 par : « Pouvez-vous être baptisés ? »).

ces où Jésus, comme s'il ne pouvait plus le porter, laisse percer un secret trop lourd pour son cœur : « Je suis venu apporter le Feu sur la terre, et comme je voudrais que déjà il fût allumé ! Je dois recevoir un baptême, et quelle n'est pas mon angoisse jusqu'à ce qu'il soit consommé » (*Luc*, 12, 49s.). Comme jadis sur les lèvres de Jean-Baptiste, le baptême et le feu se trouvent ici rassemblés. Est-ce un hasard ? Suffit-il, pour justifier cette double rencontre, de l'association spontanée de l'eau et du feu sans qu'on puisse conclure à un rappel conscient de la prophétie annonçant celui qui viendrait baptiser « dans l'Esprit et le feu » (*Luc*, 3, 17) ? Si rien ne prouve que le parallélisme soit voulu, la continuité profonde de la pensée est significative : dans les deux cas, Jésus est « celui qui vient », son œuvre est d'embraser la terre, elle ne peut s'accomplir qu'au prix d'une plongée douloureuse dans une épreuve terrifiante. Le seul détail qui manque dans le mot de Jésus est l'Esprit, absence notable quand on sait l'intérêt que lui porte saint Luc. Mais que peut signifier ce feu destiné à incendier la terre, sinon les flammes de la Pentecôte ? S'il n'a pas encore ici son nom, peut-être cela vient-il du souci de ne rien changer à une parole du Seigneur. Il ne semble pas que Jésus ait beaucoup parlé aux siens de l'Esprit qu'il devait leur envoyer. Il réserve cette annonce pour ses derniers jours, pour l'heure où il devra préparer ses disciples à la vie qui les attend après son départ (*Luc*, 12, 11s. ; *Actes*, 1, 5, 8). Encore faut-il noter à quel point, même dans le Discours après la Cène en saint Jean, l'enseignement de Jésus sur l'Esprit demeure fidèle à la même perspective très précise : le rôle de l'Esprit, dans les quatre évangiles, est d'aider les disciples de Jésus à traverser à sa suite l'épreuve qui fut la sienne, à annoncer et à confesser face au monde sa qualité de Fils et de Sauveur, l'on dirait volontiers, à vivre leur propre baptême et la mission d'annoncer l'Évangile qu'il implique.

Le rapport de l'Esprit à la Croix est plus explicite encore dans le quatrième évangile. Ici aussi, comme tout

à l'heure chez Luc, Jésus parle de l'Esprit sans le nommer, sinon par ses symboles : « Le dernier jour de la fête (des tentes) ; le grand jour, Jésus, debout, lança à pleine voix : « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi, — et qu'il boive, celui qui croit en moi ! ». Et Jean, ayant depuis lors reçu l'Esprit et compris le sens de cette annonce, la commente : « Il disait cela de l'Esprit que devaient recevoir ceux qui croiraient en lui ; car il n'y avait pas encore d'Esprit, parce que Jésus n'avait pas encore été glorifié » (*Jean*, 7, 37 ss.). Sans doute est-ce pour cette raison qu'après avoir noté (3, 22) que Jésus baptisait de la même façon que Jean, l'évangéliste éprouve le besoin de préciser : « A vrai dire, ce n'est pas Jésus qui baptisait, mais ses disciples » (4, 1). Tant que l'Esprit n'est pas donné, le seul baptême possible reste celui de Jean. N'importe qui, s'il a reçu mission de Dieu, peut donner ce baptême d'eau, mais le baptême que donne Jésus est celui de l'Esprit, et, dans le dessein divin, il ne peut le donner qu'après avoir lui-même senti « son âme troublée » par l'angoisse (12, 27), qu'avoir lui-même expiré et « livré l'Esprit » (*Jean*, 16, 7 ; 19, 30 ; 20,22).

L'entretien avec Nicodème applique cette doctrine constante du quatrième évangile au cas précis du baptême. Car le baptême est cette « naissance nouvelle », de l'eau et de l'Esprit », nécessaire pour entrer au Royaume de Dieu (3,5). Est-ce possible ? demande Nicodème. Jésus lui répond en faisant apparaître successivement deux points de vue qui sont inséparables. C'est possible, car cette naissance est l'œuvre de l'Esprit, et qui peut se flatter de sonder les voies de l'Esprit, de mettre une limite, de fixer seulement une direction, à ce souffle mystérieux et tout-puissant, qui échappe à toutes les prises humaines ? Toutefois cette puissance de l'Esprit dépend d'un homme, de l'élévation en croix du Fils de l'Homme. Pour que descende du ciel l'Esprit d'en haut, « il faut que monte au ciel celui qui est descendu du ciel, le Fils de l'Homme qui est au ciel » (3,13), il faut que « Dieu donne son Fils unique » (3, 16). Sous une forme toute différente, sans

aucun détail visuel, avec la seule force du langage, l'entretien avec Nicodème rejoint et commente la scène racontée par les synoptiques. Il n'est pas de meilleur commentaire à la narration synoptique que le dialogue johannique, comme il n'est pas d'illustration plus vivante de la doctrine proposée par Jésus à Nicodème que l'épisode du Jourdain : la foule des pécheurs accourus à la nouvelle de la venue du Royaume de Dieu, et cherchant une existence nouvelle ; Jésus, venu avec eux et parlant leur langage, mais parlant de ce qu'il est seul à connaître, parce que pour lui les cieux sont ouverts et qu'il atteste ce qu'il voit ; le Fils unique et bien-aimé destiné à être livré pour le salut du monde ; planant sur tout cela, la présence mystérieuse qui accomplit cette œuvre de régénération et d'amour, qui rend la pénitence féconde, qui apporte au Fils la voix du Père et fait remonter au Père l'action de grâce du Fils, l'Esprit en qui est donné l'accès à Dieu.

### *L'Esprit du Christ exalté.*

La Passion et la Résurrection accomplissent ce que le baptême de Jésus contenait encore de prophétique. Elles achèvent de manifester ses relations avec l'Esprit. Entre la Passion et la Résurrection, il y a le même rapport qu'entre la descente de Jésus dans le Jourdain et sa manifestation de Fils de Dieu par la présence sur lui de l'Esprit. Avec une pénétration infaillible, la première prédication chrétienne, telle que saint Luc sut la restituer si fidèlement dans sa relation de la Pentecôte, va droit à l'essentiel. Le discours de Pierre, dans un dyptique magistral, montre d'une part « Jésus de Nazareth, cet homme... livré selon le dessein de Dieu... que vous avez pris et fait mourir », victime apparemment de la colère de Dieu, et, aussitôt après, l'accomplissement triomphal du dessein divin : « Et maintenant, exalté par la droite de Dieu, il a reçu du Père l'Esprit-Saint, objet de la promesse, et l'a répandu » (*Actes*, 2, 22-33). Tous les traits du baptême se retrouvent ici : la solidarité de Jésus avec les hommes et les pécheurs,



la nécessité du plan divin, manifestée par les Ecritures, le conduisant à la mort, l'exaltation par le Père révélée par la possession de l'Esprit. C'est dans la puissance de l'Esprit, déployée dans la Résurrection de Jésus et les prodiges de la Pentecôte, que l'Eglise reconnaît et confesse la véritable identité de son fondateur : « le Christ et le Seigneur » (2, 36), de condition divine.

Mais de l'Esprit lui-même, que nous apprennent ces premiers témoignages de la vie de l'Eglise naissante ? A ne regarder que les faits les plus frappants, il semble que la venue de l'Esprit se soit surtout marquée par des gestes exceptionnels et des prodiges : inspirés saisis de transports qui se mettent à parler, à louer Dieu (2, 4, 5, 11), malades et possédés guéris (3, 7 ; 5, 12, 15 s.), disciples hier tremblants et pleins soudain d'une héroïque assurance (4, 13, 31 ; 5, 20 ; 10,20). A y regarder d'un peu près toutefois, il apparaît que ces merveilles ne sont, aux yeux mêmes de ceux qui en font état, que les signes éclatants d'un événement central : la mort et la résurrection de Jésus ont apporté au monde le salut de Dieu, désormais les péchés sont pardonnés (2,38 ; 3,26 ; 4,12, 5,31 ; 10,43 ; 13,38). C'est le thème constant de la prédication de l'Eglise. Or, pour avoir accès à ce pardon, la condition est toujours la même : se repentir et recevoir le baptême ; alors viendra l'Esprit, répandu par Jésus. La structure fondamentale du salut, manifestée au baptême de Jésus et accomplie en sa mort et sa résurrection, se retrouve identique chez ceux qui le reçoivent : « Repentez-vous, et que chacun de vous se fasse baptiser au nom de Jésus-Christ pour la rémission de ses péchés », — c'est la démarche du pécheur qui se met en route à la suite de Jésus et reproduit ses gestes, — « et vous recevrez alors le don du Saint-Esprit », — c'est la réponse de la générosité divine, dépassant infiniment tous les rêves de purification et de renouvellement, c'est le don de Dieu en personne (2, 38). Car si Jésus est venu se soumettre à notre baptême et nous permettre de passer par le même que lui, c'est afin de nous donner l'Esprit qui

s'était manifesté sur lui, et qu'il répand maintenant sur le domaine qui lui a été remis par son Père et qui embrasse le ciel et la terre, l'univers entier. Tel est le sens de la finale de saint Matthieu : « Toute puissance m'a été donnée au ciel et sur la terre. Allez donc... baptisez toutes les nations » (*Matt.*, 28, 18 s.).

### *L'Esprit des fils.*

Or cet Esprit, c'est l'Esprit du Fils. Venu au baptême comme un pécheur, Jésus s'y révélait Fils, grâce à l'Esprit. Ainsi des chrétiens. Tel est le secret de l'Esprit.

C'est Paul qui a mis ce secret en pleine lumière. A vrai dire il n'a pas élaboré là une doctrine nouvelle. Dès le premier jour, les chrétiens savent, dans l'Esprit, que leur existence reproduit celle de Jésus (*cf. Actes*, 4,30; 7,55-60), ils prient le Père avec les mots mêmes de leur Maître : Abba ! Père ! (*Gal.*, 4, 6 ; *Rom.*, 8, 15). De ces attitudes fondamentales, la logique paulinienne tirera les conclusions en déployant les insondables richesses que le chrétien reçoit avec l'Esprit du Christ. Or, entre toutes ces richesses, la plus précieuse est la transformation du cœur, qui rend l'homme capable de vivre en fils du Père. Tel est, peut-on dire, le premier et le dernier mot de l'Esprit, ce langage intraduisible en paroles humaines, cet appel qui, au-delà de la conscience, atteint l'esprit du baptisé et suscite en lui la véritable conversion, le mouvement de l'enfant qui se tourne vers son Père : « Tous ceux qui ont reçu l'Esprit de Dieu sont fils de Dieu » (*Rom.*, 8, 14) ; « Et la preuve que vous êtes des fils, c'est que Dieu a envoyé dans nos cœurs l'Esprit de son Fils qui crie : Abba ! Père ! » (*Gal.*, 4, 6). De cette condition de fils, de cette possession de l'Esprit du Fils, découlent toutes les richesses dont Dieu comble ses fils. Que pourrait-il leur refuser ? Ils sont ses fils ; « Fils et donc héritiers » (*Gal.*, 4, 7), tout ce qui est au Père est à eux.

C'est pourquoi, entre eux aussi, tout est commun.

Possédant tous l'Esprit, ils sont tous fils, ils sont aussi tous frères. Le mot n'est pas tel que chez saint Paul, mais la pensée est évidente, et plusieurs fois répétée. Lorsqu'il parle du baptême et de l'Esprit, Paul songe immédiatement à l'unité des chrétiens : « Il n'y a qu'un corps et qu'un Esprit... Il n'y a qu'un Seigneur, une foi, un baptême. Il n'y a qu'un Dieu et Père de tous, qui agit en tous, qui est en tous » (*Eph.*, 4, 4 ss.). Une formule revient spontanément sous sa plume : « Tous, nous avons été baptisés », ensemble et du même baptême (*1 Cor.*, 12, 3 ; *Gal.*, 3, 26), et la conclusion est immédiate : il n'y a plus de différence entre nous : « Tous en effet, nous avons été baptisés en un seul Esprit pour ne former qu'un seul corps, Juifs ou Grecs, esclaves ou hommes libres, et nous avons été abreuvés d'un seul Esprit » (*1 Cor.*, 12, 13) ; « Vous tous en effet, baptisés dans le Christ, vous avez revêtu le Christ. Il n'y a plus ni Juif ni Grec, il n'y a ni esclave ni homme libre, il n'y a ni homme ni femme ; car tous, vous ne faites qu'un dans le Christ Jésus » (*Gal.*, 3, 26 s.) De même que la participation à la même table dans l'Eucharistie est le signe de l'unité du Corps du Christ, de même la participation au même baptême est le signe de la présence en tous les chrétiens de l'unique Esprit.

Si le baptême nous introduit au foyer de la Trinité, c'est qu'il achève de nous révéler la personne de l'Esprit. Dans l'Ancien Testament, l'Esprit apparaît surtout comme une puissance divine bouleversant le monde et suscitant des réalisations toujours nouvelles. Son action, tout intérieure qu'elle fût, demeurerait orientée vers la création. Certes, elle avait pour but de faire éclater la gloire de Dieu, mais toujours elle apparaissait comme issue de Dieu et tournée vers le monde, exécutant sa volonté, portant sa parole aux extrémités de l'univers ; elle ne manifestait en Dieu qu'un type de mouvement, de rayonnement sur sa création. L'Esprit qui se manifeste en Jésus et qui anime les baptisés n'est pas moins actif ni moins créateur, mais son œuvre suprême est d'orienter face à Dieu ceux qu'il

inspire, de susciter en eux le dialogue avec lui. Non seulement l'Esprit vient de Dieu, mais il se retourne vers Dieu, il fait parler à Dieu. Dieu est donc à la fois celui qui inspire la prière de l'homme et celui qui la reçoit, celui de qui tout descend, le Père, et celui par qui tout remonte, l'Esprit. Et cette révélation est l'œuvre de celui qui est remonté au Père dans l'Esprit, parce qu'il était venu du Père dans l'Esprit, du Fils.

Jacques GUILLET, S. J.